

sonnerie à la porte, elle repart vers l'entrée, s'arrête, va près du meuble vitrine, appuie sur un interrupteur ; une lumière s'allume à l'intérieur du meuble, mettant ainsi en valeur une collection de poupées en costumes breton, normand, grec, sicilien... Il y a aussi une gondole avec des petites ampoules de couleur. Elle va dans l'entrée, tourne les deux verrous et ouvre la porte. On entend une femme qui dit « bonsoir » et qui entre assez rapidement dans la pièce, suivie d'Annick qui a fermé un verrou.

La quarantaine, les cheveux roux flamboyants, frisés et en arrière, de grandes lunettes à monture blanche de chez Emmanuelle Kahn. Elle porte un beau manteau noir trois quart, très ample, une ceinture en cheveau gris fait deux fois le tour de sa taille, un pantalon gris clair très étroit du bas ; aux pieds, des escarpins en daim noir à très hauts talons, un sac à main bicolore noir et gris et un parapluie fermé et un peu mouillé. C'est Henriette-Alexane.

HENRIETTE. Tout de suite je voudrais te demander tout bêtement où est le petit coin, parce que je ne tiens plus. C'est bien simple je me retiens depuis plus d'une heure.

ANNICK. C'est là.

Henriette se précipite dans la salle de bains en laissant au passage son sac et son parapluie sur la table ronde.

ANNICK. La lumière est à droite.

Henriette a fermé la porte derrière elle. Annick prend sur le lit sa jupe et son sous-pull qu'elle range rapidement dans le placard de l'entrée. Elle retire ses mules pour mettre à la place des chaussures marron appelées trotteurs (fourrées, semelle compensée imitation crêpe). Elle ferme les doubles rideaux à fleurs de la baie vitrée. Bruit de chasse d'eau et de robinet qui coule. Henriette sort de la salle de bains, éteint la lumière et ferme la porte. Elle enlève sa ceinture de cuir et la pose sur le dossier d'une chaise.

HENRIETTE. Voilà, ça va mieux, j'ai été prise dans un de ces embouteillages au pont de l'Alma, je ne te raconte pas. Et puis en arrivant ici je me suis rendu compte que je ne savais pas quel bâtiment c'était.

ANNICK. « C » .

HENRIETTE. Et pourtant qui plus est, tu me l'avais dit. Je voudrais te demander une chose : est-ce que je peux téléphoner ? Parce que j'ai demandé à mon ami de passer me prendre ici et je me suis aperçue que je ne lui avais par parlé du bâtiment et comme il ne connaît pas ton nom.

12

ANNICK: C'est là.

HENRIETTE. J'espère qu'il n'est pas parti. *(Elle prend dans son sac une cigarette qu'elle allume et s'assied sur la petite banquette.)* C'est amusant ce petit banc, on y est tellement mal assis qu'au moins on reste pas des heures pendu au téléphone. Je voudrais te demander une dernière chose, je meurs de soif, je pourrais avoir un verre d'eau ?

ANNICK. Bien sûr, je n'ai que de l'eau gazeuse.

HENRIETTE. Non non, de l'eau du robinet c'est très bien.

ANNICK. Quand même.

HENRIETTE. Si si, je t'assure, je préfère, je n'aime pas l'eau gazeuse. (Elle compose son numéro de téléphone, Annick va à la cuisine.) C'est vraiment Chinatown ici.

ANNICK (de la cuisine). Hein ?

HENRIETTE. C'est amusant tous ces magasins asiatiques dans ton quartier.

ANNICK: Oui.

Annick revient avec un verre d'eau qu'elle donne à Henriette.

HENRIETTE. Merci. Allô, c'est toi ? J'avais peur que tu ne sois parti. (Elle fait signe à Annick que la cendre de sa cigarette va tomber. Annick retourne à la cuisine et revient avec un cendrier qu'elle pose près du téléphone. Henriette la remercie d'un petit hochement de tête.) Comme d'habitude ; je te raconterai. Je ne suis pas la seule sur le coup. J'ai attendu plus d'une heure le type ne s'est même pas excusé.

De toute façon ce mec ne me prendra pas, je lui fais peur ça se voit. On en parle tout à l'heure. C'est au 37 de la rue, bâtiment C, appartement 708, septième étage, Nédélec. Tu te dépêches, c'est à cinq minutes.

No tell me. O.K. sweet heart, see you soon ; bye, bye, bye.

Pendant la conversation téléphonique, Annick a pris dans la cuisine une bouteille de Byrrh, une autre de Barissol et deux verres qu'elle a posés sur la table basse près du canapé. Elle est maintenant dans la

13

cuisine où elle démolé des glaçons. Henriette a racroché, elle se lève, termine son verre d'eau qu'elle pose sur la table ronde. Elle regarde un poster sur le mur juste en face de la table. Il représente une serre avec beaucoup de plantes vertes.

HENRIETTE. C'est mignon chez toi. (*Annick sort de la cuisine et pose sur la table basse un bol rempli de glaçons et une cuillère.*) Je te disais que c'était coquet chez toi.

ANNICK. Tu trouves ?

HENRIETTE. Tu es propriétaire ?

ANNICK. Non.

HENRIETTE. C'est cher ?

ANNICK. Deux mille sept cents francs par mois, charges comprises.

HENRIETTE. C'est cher. Remarque, je ne me rends pas compte, je suis propriétaire. Je ne sais pas si je t'aurais reconnue, ça fait tellement longtemps.

ANNICK. Moi si. Je t'ai vue des fois à la télévision et à l'enterrement de ta grand-mère.

HENRIETTE. C'est la seule fois  que je suis retournée là-bas.

ANNICK. Tu prendras bien un petit apéritif en attendant ton ami.

HENRIETTE. Je ne suis pas très apéritif, par contre un petit café.

ANNICK. Je n'ai que tu « Nès »

HENRIETTE. C'est parfait.

Annick va dans la cuisine mettre de l'eau à chauffer. Henriette la suit et reste près du rideau qu'elle écarte.

HENRIETTE. C'est mignon ta cuisine. Je ne prends pas de sucre.

Elle retourne à la table ronde prendre une cigarette. Annick apporte sur la table basse, tasse, soucoupe, petite cuillère et café soluble.

ANNICK. L'eau est en train de chauffer.

HENRIETTE. Et toi, tu retournes souvent là-bas ?

ANNICK. Tous les vendredis soir et je reviens le lundi matin.

HENRIETTE. Crevant.

ANNICK. Je prends une couchette.

Henriette vient s'asseoir sur le canapé.

HENRIETTE. Tu as de jolis meubles.

ANNICK. J'ai acheté le salon à la Redoute.

HENRIETTE. Tu vas chez ta mère ?

ANNICK. Oui.

HENRIETTE. Qu'est-ce qu'elle devient ?

ANNICK. Elle travaille à la Maison des Vieux.

HENRIETTE. Tu avais une sœur aussi, ou bien ?

ANNICK. Oui, Madeleine.

HENRIETTE. C'était une grande fille très mince.

ANNICK. Elle a changé, elle est devenue grosse.

HENRIETTE. Je me souviens que vous aviez un surnom, c'était comment déjà ?

ANNICK. Nouille et Macaroni.

HENRIETTE. C'est vrai, quelle horreur, moi c'était la Crâneuse.

ANNICK. Je ne me rappelais plus.

HENRIETTE. Moi si. Quel pays de ploucs.

Annick va à la cuisine chercher la bouilloire.

ANNICK. C'est chaud.

HENRIETTE. Pardon. (*Elle prend du café soluble, Annick verse de l'eau dans sa tasse.*) Merci.

Annick retourne à la cuisine. Henriette se lève, va prendre son sac à main sur la table ronde et revient s'asseoir. Elle sort une boîte de sucettes de son sac et en met une dans sa tasse. Annick revient.

HENRIETTE. Tu aimes aller là-bas ?

ANNICK. Tu sais, là ou ici.

HENRIETTE. Moi je ne pourrais plus. Cette mentalité atroce, ils sont un peu retardés là-bas tu sais. Je vois même mes parents, ils ont l'esprit du coin.

ANNICK. Tu ne les vois jamais ?

HENRIETTE. Si, ils viennent des fois à Paris, ma mère a toujours sa sœur à Auteuil. Heureusement ils ne viennent pas trop souvent.

ANNICK. Tu as un petit logement ?

HENRIETTE. Non pas du tout, c'est pas ça le problème, ils habitent chez ma tante, Dieu merci. Ils sont assez âgés maintenant. Je les vois l'été à La Baule à la villa. Là ça va, enfin, une semaine maximum.

ANNICK. Et ta petite fille ?

HENRIETTE. Malvina. Elle a seize ans. Elle vit en Afrique avec son père. Il est bon ce café.

ANNICK. Tu en veux plus ?

HENRIETTE. Non, ça va merci. Et toi tu n'es pas mariée ?

ANNICK. Non.

HENRIETTE. Je croyais que tu avais été fiancée.

ANNICK. Il y a longtemps, au fils Le Moigne, mais ma mère et la sienne se sont fâchées, alors tu penses...

HENRIETTE. Oui.

ANNICK. Tu es sûre que tu ne veux pas un petit apéritif ? J'ai du Byrrh ou du Bartissol.

HENRIETTE. Bartissol, comme c'est drôle, ça existe toujours. Ma première cuite avec mon frère, j'avais dix ou onze ans, c'était chez ma tante Milie.

ANNICK. Elle était rigolote ta tante Milie.

HENRIETTE. Tu te souviens d'elle ? C'était la marginale de la famille, quel personnage ! C'est d'elle que je tiens.

ANNICK. Alors je te sers un petit Bartissol ?

HENRIETTE. Vraiment merci non.

~~ANNICK. Tu n'achètes jamais rien ici ?~~
~~ANNICK. Jamais.~~
~~HENRIETTE. Et les vêtements ?~~
~~ANNICK. Ça dépend, des fois au Gagne Petit à Guingamp, ou aux Dames de France à Lannion, ou alors chez Elise Daougabel.~~
~~HENRIETTE. Elise Daougabel, voilà un nom que j'avais complètement oublié. Pourquoi tu ne retournes pas vivre là-bas ?~~
~~ANNICK. J'ai une bonne place ici.~~
~~HENRIETTE. Qu'est-ce que tu fais ?~~
~~ANNICK. Secrétaire, comptabilité, un peu de tout.~~
~~HENRIETTE. Dans quelle branche ?~~

ANNICK (de la cuisine). Je ne fume pas.

Elle revient avec une bouteille de whisky Label 5 et un verre.

HENRIETTE. J'ai fini mon paquet, j'ai failli en acheter tout à l'heure à l'Etoile, c'est trop bête.

ANNICK. Tu veux que j'aille t'en chercher ?

HENRIETTE. Quand même pas, mon ami va arriver, il en aura.

ANNICK. Je te sers.

HENRIETTE. Pas trop, là ça va merci.

ANNICK. Tu veux des glaçons ?

HENRIETTE. S'il te plaît, deux. Je vais enlever ça j'ai trop chaud.

ANNICK. Pose-le sur le lit.

HENRIETTE. Non, là ça va.

Elle enlève son manteau et le pose sur le fauteuil en face d'elle. Annick, assise dans l'autre fauteuil, se sert un Bartissol. Henriette porte un très beau pull noir ras du cou à manches larges.

HENRIETTE. C'est drôle ce manteau, finalement je crois que je le préfère sans ceinture.

ANNICK. Il est beau.

HENRIETTE. ~~ANNICK~~. Bartissol. Il faudrait que je fasse une blague à mon frère. Où est-ce que je pourrais en trouver ?

ANNICK. Moi je l'achète là-bas chez Christiane Jobic.

HENRIETTE. On doit certainement en trouver ici.

ANNICK. Je ne sais pas, je fais toutes mes courses là-bas, même mon pain qui me fait ma semaine. Dame, il faut faire marcher les petits commerçants.

HENRIETTE. Tu n'achètes jamais rien ici ?

ANNICK. Jamais.

HENRIETTE. Et les vêtements ?

ANNICK. Ça dépend, des fois au Gagne Petit à Guingamp, ou aux Dames de France à Lannion, ou alors chez Elise Daougabel.

HENRIETTE. Elise Daougabel, voilà un nom que j'avais complètement oublié. Pourquoi tu ne retournes pas vivre là-bas ?

ANNICK. J'ai une bonne place ici.

HENRIETTE. Qu'est-ce que tu fais ?

ANNICK. Secrétaire, comptabilité, un peu de tout.

HENRIETTE. Dans quelle branche ?

ANNICK. Produits d'entretien.

HENRIETTE. C'est bien.

ANNICK. Ça me plaît, sauf que je n'ai pas d'horaire.

HENRIETTE. Comment ça ?

ANNICK. Je termine plus souvent à sept heures au lieu de cinq, quand c'est pas huit.

HENRIETTE. Tu es payée en heures supplémentaires ?

ANNICK. Penses-tu !

HENRIETTE. Tu es syndiquée ? (*Annick fait non de la tête.*) Comment ça, tu n'es pas syndiquée ?

ANNICK. Avec le patron, on est quatre à travailler.

HENRIETTE. Et alors, ça n'empêche rien.

ANNICK. J'ai des avantages, le treizième mois, six semaines de congés, des cadeaux. A Noël dernier, j'ai eu l'électrophone.

HENRIETTE. Paternalisme, méfie-toi, c'est la droite, ça. Tu sais, nous les acteurs on est syndiqués.

ANNICK. Ah bon.

HENRIETTE. Oui. Tu sais, je suis assez politisée, c'est important. Je le suis moins maintenant ~~depuis~~, mais je suis toujours en éveil. Ça fait plus de cinq minutes que j'ai téléphoné, ou bien ?...

ANNICK. Oui, je crois.

HENRIETTE. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il est très chiant pour ça.

ANNICK. Il s'est peut-être perdu ?

HENRIETTE. Pas du tout, il connaît Paris comme sa poche, il y est né.

ANNICK. C'est un acteur aussi ?

HENRIETTE. Non, journaliste, écrivain. (*Elle se lève, va à la fenêtre, écarte le rideau.*) Quelle horreur, il pleut toujours.

ANNICK. Ça n'arrête pas.

HENRIETTE. Ça ne te change pas de la Bretagne. (*Elle prend une photo qui est à côté de l'électrophone.*) Ça je reconnais, c'est ton frère qui a été tué en Algérie.

ANNICK. Oui.

HENRIETTE. C'est une photo prise dans le Sahara.

ANNICK. Colomb-Béchar.

HENRIETTE. Il est beau le type à côté.

ANNICK. C'est mon patron.

HENRIETTE. C'est comme ça tu es venue à Paris.

ANNICK. Quand l'usine a fermé, je suis restée deux ans sans travailler.

HENRIETTE. Beau mec. (*Elle repose la photo et se baisse pour regarder les disques.*) Julio, Julio, Julio, Julio, ça va pour lui. Tu vas des fois au théâtre ?

ANNICK. J'ai vu Renaud.

HENRIETTE. Dans « Folle Amanda » ? Tu as aimé ?

ANNICK. Pas tellement, je la trouve vulgaire. Excuse-moi, je reviens.

Elle se lève, se dirige vers la salle de bains, ferme la porte à clé. Henriette prend son verre de whisky qu'elle n'a pas touché jusqu'à présent, va le vider dans l'évier de la cuisine, et revient le poser sur la table basse. Elle va près du téléphone, fait un numéro et attend. Bruit de chasse d'eau et de robinet qui coule. Annick sort de la salle de bains. Henriette raccroche le combiné.

HENRIETTE. Elles sont belles tes plantes.

ANNICK. C'est du plastique, tout le monde croit que c'est des vraies.

Henriette s'est approchée du meuble vitrine.

HENRIETTE. Tu es allée à Venise ?

ANNICK. L'année dernière. C'est sale.

HENRIETTE. Oui, mais qu'est-ce que c'est beau.

ANNICK. Il faisait chaud et ça sentait mauvais.

HENRIETTE. Ça c'est la coiffe de chez nous ?

ANNICK. Non, de Fousesant.

HENRIETTE. Celle-là vient d'où ?

ANNICK. Je ne me rappelle plus, Mère je crois.

HENRIETTE. Je ne connais pas.

ANNICK. C'est propre et très fleuri.

HENRIETTE. Tous les ans tu vas quelque part ?

ANNICK. Oui, deux semaines en voyage organisé.

HENRIETTE. C'est bien. Celle-là vient de Tunisie ou du Maroc.

ANNICK. Non, de Grèce.

HENRIETTE. Bien sûr, suis-je bête ! Tu ne connais pas l'Afrique du Nord ?

ANNICK. Tu sais, je travaille à Barbès, alors les Arabes, c'est tous les jours.

Henriette revient s'asseoir sur le canapé en regardant sa montre. Annick s'assoit dans le même fauteuil.

HENRIETTE. ~~Henriette se lève et va ouvrir.~~ Tu ne trouves pas que j'ai mauvaise mine ?

ANNICK. Non.

HENRIETTE. Ah bon. Pourtant je suis hypercrevée.

ANNICK. Tu joues au théâtre ?

HENRIETTE. Pas en ce moment, j'en crève de ne pas jouer.

ANNICK. Tu as toujours aimé ça. Je me rappelle quand tu étais petite à l'école des sœurs, tu faisais des pièces à Noël.

HENRIETTE. J'adore, c'est toute ma vie, le théâtre et Paris.

ANNICK. On ne te voit jamais à « Au théâtre ce soir ».

HENRIETTE. Je ne fais pas le même genre de théâtre. Moi, c'est plutôt avant-garde, pas vraiment non plus, c'est difficile à expliquer. Moi j'appelle ça du théâtre d'expression, parce qu'on exprime quelque chose de fort.

ANNICK. Tu ne joues jamais à Paris.

HENRIETTE. Si, ça arrive. Mon ami que tu vas voir tout à l'heure, a écrit une pièce sublime, je pense qu'elle va être montée cette année ; il veut absolument que ce soit moi qui joue le rôle principal.

ANNICK. Ça s'appellera comment ?

HENRIETTE. « L'Absence des mots ».

ANNICK. Je t'ai vue à la télé dans la publicité Findus.

HENRIETTE. Quelle horreur ! Tu m'as vue là-dedans. Les impôts.

ANNICK. Tu étais marrante.

HENRIETTE. C'est ce qu'on m'a dit. C'est pas vrai, mais qu'est-ce qu'il fout ?...

ANNICK. Pendant que j'y pense, ta mère m'a donné une enveloppe pour toi avec les champignons.

HENRIETTE. Ah oui, elle me l'a dit au téléphone.

Annick se lève, va dans l'entrée où elle a accroché son sac à main en arrivant. Elle en sort une enveloppe, revient vers le coin salon en montrant le sac plastique posé sur l'une des chaises près de la table ronde.

ANNICK. Tu vois, c'est ça.

HENRIETTE. Il ne faut pas que je les oublie, c'est ma spécialité, je laisse toujours quelque chose derrière moi.

Elle prend l'enveloppe que lui tend Annick, l'ouvre, regarde à l'intérieur d'une façon discrète, en sort une carte de visite qu'elle lit rapidement et déchire en petits morceaux qu'elle met dans le cendrier, puis range l'enveloppe dans son sac à main.

HENRIETTE. On n'entend pas les voisins ici.

ANNICK. Heureusement. Je suis la seule Française à cet étage, il n'y a que des Chinois.

HENRIETTE. Le péril jaune.

ANNICK. Tu rigoles, il paraît qu'ils brûlent les morts dans le four de leurs cuisinières en petits morceaux.

On sonne à la porte.

HENRIETTE. C'est pas trop tôt.

Annick se lève et va ouvrir.

VOIX D'HOMME. Alexane est là ?

HENRIETTE. Alors Chou, qu'est-ce qui se passe ?

Entre un garçon d'une trentaine d'années, les cheveux coiffés en arrière et gominés. Annick le suit.

JEAN-FRANÇOIS. Juste avant de partir, Jérôme a appelé à propos de mon papier. Il a vu le spectacle, il n'est pas d'accord, je t'expliquerai. Tu n'as pas l'adresse de là où on va ?

HENRIETTE. Comment je l'aurais ?